

## INSTITUT CANADIEN.

## 2 QUESTION: LE DUEL EST-IL JUSTIFIABLE?

M. le président et Messieurs,

Il y a dans la question qui vous est soumise aujourd'hui, un grand préjugé à combattre. L'honneur blessé est toujours le prétexte d'un duel, ce prétexte est bien spécieux, bien délicat. L'honneur est si susceptible, même lorsque son interprétation est erronée, qu'il faut le combattre avec des armes aussi délicates que lui ; il faut lui donner le change, c'est-à-dire combattre l'honneur par l'honneur. Or, je vous le demande, peut-on appeler un acte d'honneur celui que condamnent toutes les lois, divines et humaines ? non : car l'honneur est le fait d'un honnête homme, et celui-là n'est pas un honnête homme, qui, de propos délibéré, se met en contravention avec toutes les lois.

Le duelliste est en contravention avec la loi naturelle. Cette loi fondamentale des sociétés défend de tuer. Le duelliste est un véritable homicide ; homicide d'intention, s'il ne l'est pas toujours de fait : car il a l'intention, il désire tuer son adversaire, s'il le peut. Sa première garantie sociale est celle de la vie, et il n'y a que Dieu et la société (si, toutefois, par rapport à cette dernière, le fait pouvait constituer le droit) il n'y a qu'eux qui puissent vous permettre de tuer votre semblable. Personne ne me soutiendra que Dieu autorise le duel, puisqu'il n'approuve pas même la vengeance : *mihi vindicta, ego retribuam*. La vengeance m'est réservée et je la ferai, dit le Seigneur ; et la société, qui est l'instrument de Dieu, proscribit le duel par toutes les lois, civiles et religieuses. Ainsi le duelliste est en contravention avec la loi naturelle, qui lui défend le meurtre ; et il y a meurtre chaque fois qu'il n'y a pas autorisation, de Dieu ou de la société.

Le duelliste pèche encore contre la loi naturelle, par le suicide. Pour être suicide, il n'est pas nécessaire de se poignarder ; celui qui, sans de graves raisons, s'expose témérairement à une mort imminente, et surtout pour commettre un crime, celui-là est suicide. Et puisque j'en suis au suicide, je dirai que le duel est pire que le suicide. Le suicide n'entre plus dans nos idées ; on le regarde comme un acte de lâcheté. Caton se suicidant n'est plus un héros. Le suicide a pourtant toujours de graves raisons ; de grands malheurs, des renversements de fortune, toute une vie d'espérance détruite en un jour, et une foule d'autres choses, qui entraînent à leur suite le dégoût de la vie et le désespoir, atténuent, jusqu'à un certain point, le crime du suicide. Est-ce le cas pour le duel ? non : si l'on consulte l'histoire des duels, on y voit que sur cent, il n'y en a pas deux dont les causes soient graves ; ils sont presque tous occasionnés par des futilités. Toute la différence, c'est que dans le suicide, il n'y a qu'un coupable, tandis que dans le duel, il y en a quatre, cinq, et même quelquefois plus. Le duelliste est donc tout à la fois, meurtrier et suicide, et il pèche contre toutes les lois.

Quant à la société, remarquons que cet affreux préjugé, qui fait consister l'honneur à se tuer pour des *riens*, la blesse au cœur, puisqu'il ne se rencontre guères, que chez la classe éclairée, où il a moissonné bien des citoyens utiles ou qui promettaient de l'être. La société a donc un bien grand intérêt à empêcher cette collision, ces luttes individuelles de ses membres. La société est formée pour que ses hommes se protègent mutuellement ; c'est donc elle qui doit rendre justice à chacun : et à quoi bon cette société, si chacun s'avise de se rendre justice à soi-même ? Le duel nullifie donc le but de la société ; il en est un principe subversif, destructif.

Le duel blesse évidemment la religion, puisque la religion condamne la vengeance et nous ordonne de souffrir l'injure. J'en dirais plus long sur la religion, par rapport au duel, si je ne savais qu'elle occupe fort peu le duelliste, et que, par conséquent, elle est peu propre à le toucher et le persuader. C'est pourtant une puissante considération, que celle d'une autre vie ; bien plus puissante que toute autre, pour l'homme de foi ; car, pour lui, quand bien même le refus d'un duel entraînerait le déshonneur de toute sa vie, ce déshonneur a un terme, il finit avec la vie ; tandis que l'autre vie n'en a pas.

Et en supposant que le duel fût permis, est-il raisonnable en lui-même ? n'est-ce pas une folie, d'aller se faire tuer pour un point d'honneur toujours léger, et presque toujours faux ? Pour nous en convaincre, considérons ce qu'est-ce un duel, dans la pratique ; M. un tel, a dit : que vous étiez un malhonnête homme ; voilà, certes, une assertion bien grave. Je suppose qu'elle est toute gratuite : qu'allez-vous faire ? Vous ne pouvez laisser mourir cela tranquillement ; il faut une vengeance. Vous voulez absolument une réparation, mais vous n'avez pas du tout l'envie de donner à votre adversaire le plaisir de vous tuer, après vous avoir insulté. Plusieurs de ces gens qui se disent vos amis, gens officieux, toujours prêts à vous rendre des services dans le genre de celui de second dans un duel, vous disent : Monsieur, il faut lui envoyer un cartel. Ils vous dictent eux-même un billet sec et rude, qui respire l'insulte, et la colère mal comprimée. Votre second va porter la missive qu'il accompagne de commentaires, si bien que quelquefois, votre adversaire, qui serait disposé à vous rendre justice, à vous faire réparation, ne le peut plus, parce que votre second l'a piqué au vif, et a rendu toute réparation impossible. Sa réponse, comme de raison, est encore plus insultante que la première insulte, et votre second vous la rapporte magnifiquement amplifiée, et cruellement calculée pour vous exaspérer. Il faut se battre ! Il faut du sang ! et les témoins s'entendent, et le combat a lieu. Et c'est pour ces gens-là que vous allez risquer votre vie ! c'est par respect humain ; parce que vous craignez d'être déshonoré, d'être regardé comme un lâche.... par qui ? par votre famille, par vos vrais amis ? non, bien loin de là : votre famille, vos vrais amis, sont à vos genoux, qui vous conjurent de ne pas

taut grande, l'homme puissant : on allait voir enfin la doctrine païenne se soutenir et se raviver par le génie : que fit Julien, pourtant ? Pour sa part personnelle, il se présentait fréquemment dans les temples ; il offrait des sacrifices, remuait des encensoirs, rangeait en procession des prêtres qu'il avait dotés plus richement ; il replaçait des autels, redorait des statues ; et quelquefois arrivé avec toute la pompe de sa cour dans une ville célèbre par le culte des dieux, attendant un spectacle digne de sa pensée et de la religion dont il apportait avec lui les dernières ressources, il trouvait, comme il s'en est plaint lui-même dans une de ses lettres, un sacrificateur apportant modestement aux autels abandonnés une oie ! Ce pauvre et spirituel homme, à part une persécution déguisée et une invitation stérile à imiter les vertus des chrétiens, n'imaginait rien de mieux que des cérémonies contre une doctrine propagée par des légions d'apôtres, d'écrivains et de martyrs. La part de ses amis, les rhéteurs et les philosophes, était plus triste encore que la sienne, parce qu'ils n'avaient pas même l'audace de sa foi. Ils ne disaient pas : Oui, nous croyons à Jupiter : oui, nous croyons à Mars, à Mercure, à Apollon ; que demeurent éternellement sur le sol du monde par la seule force d'eux-mêmes, ces divinités de nos aïeux ; nous les reconnaissons, nous les vénérons, nous nous inclinons devant la foi des nations qui les ont adorées depuis le commencement ! ils ne disaient pas ainsi ; ils n'osaient aller franchement et courageusement à l'encontre de l'absurde, et l'appuyer à tout le moins de la magnanimité de leur adhésion. Ils n'osaient faire ce que nous faisons aujourd'hui, nous autres chrétiens, qui sommes, à notre tour, accusés d'absurdité ; nous ne renions pas le Dieu trois fois saint tombé du ciel pour nous, et tombé plus bas que jamais ni Jupiter, ni Apollon, ni Mercure, puisqu'il est tombé sur la croix. Nous le reconnaissons comme cela, nous le vénérons comme cela, nous l'aimons comme cela ; nous nous chargeons volontiers pour lui de tout le mépris de l'univers, et le défendons contre ses ennemis, depuis dix-huit cents ans, par la constance de notre inexorable adoration.

Voilà la force, voilà comment se soutient ou se relève un culte, et non, comme faisaient du polythéisme les philosophes alexandrins, par une philosophie qui en désavouait l'existence et la nature. Vous me direz peut-être que moi-même j'appelle la philosophie au secours de la religion ; mais c'est une philosophie qui accepte toute la vérité du dogme, qui l'affirme, qui n'en répudie rien et qui n'en élude rien. Et même, Messieurs, ce n'est pas une philosophie. Je ne pose pas la religion sur un système écloso dans la tête d'un homme, et qui passera plus vite encore que lui ; je la pose sur le sens commun et sur les réalités palpables de ce monde. C'est là toute mon armure, en y ajoutant le cri de la foi. Devant vous, qui ne croyez pas, mortels nés d'hier et promis à la mort pour demain, feuilles emportées sur tous les rivages des mers, incertains de vous-mêmes et de tout, je me pose avec une hardiesse qui n'a pas même besoin de courage. Je sais d'où je viens et où je vas. J'ai ma foi contre vos doutes, et ce qui vous paraît absurde, indigne, stérile, mort, cette cendre même, au delà de cette cendre, s'il est possible, je le prends, je le mets sur l'autel, je vous commande d'y venir, et nul de vous n'est assez fort pour être certain au dedans de lui qu'il ne viendra pas.

Encore une fois, c'est ainsi qu'un culte se défend et s'édifie, quand il sent la vérité derrière soi. Mais qu'Alexandrie lève le ban et l'arrière-ban de ses rhéteurs pour transformer Jupiter en je ne sais quelle puissance abstraite, Apollon en telle autre personification de la métaphysique ou de la nature, les gens d'esprit pourront bien reconnaître de l'invention dans ces jeux d'une foi qui a honte, d'elle-même ; mais l'humanité, tranquille, les oreilles un moment charmées par ce bruit ingénieux, se couchera le soir, et le lendemain, en s'éveillant, elle demandera ce que sont devenus ces artistes d'hier.

L'islamisme, sans doute, diffère du polythéisme par une substance moins vide ; il se sent du christianisme qui entourait son berceau. Mais encore vous chercherez vainement à Mahomet un fondement dont la raison la plus humble ou la plus hardie accepte la responsabilité. Cet homme est tout seul, avant et après ; rien de lui ne s'entremêle aux nerfs et aux muscles de l'humanité ; ôtez-le, c'est un chapitre de moins dans l'histoire du monde, mais un chapitre qui ne détruit pas le fil de la narration. Mahomet est une anecdote. De là vient, Messieurs, l'horreur du monde civilisé pour le renégat. Avez-vous jamais réfléchi à ce que c'est que le renégat ? Vous croyez peut-être que c'est l'homme qui change de religion ? Eh ! Messieurs, mais nous ne faisons pas autre chose qu'appeler les hommes des autres religions à embrasser la nôtre. Nos missionnaires parcourent le monde entier dans ce seul but, et assurément personne ne les accuse du métier honteux de faire des renégats. Qu'est-ce donc que le renégat, et quelle est la cause de l'exprimable mépris qui s'attache à ce nom ? Le renégat, Messieurs, c'est l'homme qui passe d'un culte ayant des fondements dans l'intelligence, le cœur et l'histoire de l'humanité, à un culte vide, évidemment incapable d'opérer aucune persuasion. Le renégat, c'est l'homme qui abandonne le terrain où la discussion est possible entre des êtres raisonnables, pour se perdre dans une région où la parole même manque à l'erreur ; c'est l'homme qui passe d'une clarté incertaine, si l'on veut, à des ténèbres plus que certaines ; c'est, dans l'ordre de la vérité, le déserteur, le transfuge, le traître, l'homme qui foule aux pieds la patrie. Jésus-Christ est désormais la seule patrie de l'homme baptisé dans la lumière ; on pardonne à qui doute de lui, on ne pardonne pas à qui le délaisse pour un autre : car comment aurait-on foi dans Brahmé ou dans Mahomet, quand on n'a pas foi en Jésus-Christ ?

A continuer.